



JE N'AI PAS DE TOIT QUI M'ABRITE ET IL PLEUT DANS MES YEUX...

[La Loge](#)

77 Rue de Charonne

75011 Paris

01 40 09 70 40

26 février à 19H00 / 27 février à 19H00 / 28 février à 19H00 / 05 mars à 19H00 / 06 mars à 19H00 / 07 mars à 19H00



Jérémie Sonntag dit Rilke, et il le dit très bien. Avec une présence qui, à elle seule, investit le plateau nu et presque vide du petit théâtre de La Loge.

Debout devant nous, il attend. Quoi ? Va-t-il faire une annonce ? Le spectateur est dans l'expectative, un peu perplexe et intrigué. Les regards sont braqués sur le comédien. Celui-ci attend... le silence. Ou plutôt, il fait le silence.

« Il y a quelque chose ici qui est terrible : le silence. »

Ainsi débute le spectacle, fait d'un montage réalisé à partir des Cahiers de Malte Laurids Brigge et de poèmes issus de l'ensemble de l'oeuvre de Rainer Maria Rilke. « Spectacle », d'ailleurs, n'est pas le terme approprié, du fait qu'il donne la primauté au regard. Car l'oreille, ici, a une importance essentielle. Disons, pour reprendre la jolie expression de Claudel, que l'œil écoute.

Pas vraiment spectacle, donc, pas vraiment récital poétique non plus, mais plutôt « performance sensitive », nous indique la note d'intention, « créant une atmosphère sensuelle dans laquelle tout spectateur peut s'autoriser à vagabonder d'images en sonorités, de sensations en impressions », à l'instar de l'auteur lui-même, qui égrène ses souvenirs, ses émotions, ses angoisses, en une association spontanée d'impressions provenant de perceptions sensorielles distinctes. On pense inévitablement à Baudelaire et à sa théorie des correspondances entre les différentes sensations. « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent », écrit-il ainsi dans *Les Fleurs du Mal*.

La vidéo, l'éclairage – particulièrement réussi – et le son, contribuent à rendre compte de cette dimension synesthésique – association entre divers modes de perception – et à « mettre en images la diffraction des sensations et des sens » du poète, envahi par l'agitation du monde, que l'on accompagne dans ses déambulations.

« C'était le soir et je m'égarai dans ce quartier inconnu, et je suivis des boulevards avec des murs sans fin dans une direction, et, lorsqu'il n'y avait décidément pas de fin, je retournai dans la direction opposée jusqu'à une place, n'importe laquelle. Là je commençai à suivre une rue, et d'autres rues venaient que je n'avais jamais vues, et d'autres encore. » Le jeune homme erre dans cette ville, comme dans le Paris décrit par Victor Hugo dans *Les Misérables*, « un maelstrom où tout se perd, et tout disparaît ».

Le spectateur-auditeur se sent transporté par la diction et la présence de Jérémie Sonntag, ébloui par la magie des mots et de leurs mariages heureux mais insolites – « tous les tourments et toutes les tortures [...] sont d'une opiniâtre indélébilité. » ; « ton existence infiniment ramifiée » –, envoûté par leurs sonorités et le rythme d'un texte qui lui fait tourner la tête, comme dans Le Carrousel, où la répétition lancinante du vers « Et puis de temps à autre un bel éléphant blanc » suscite des visions de derviches tourneurs.

Le fait qu'un spectateur-auditeur fasse spontanément et involontairement l'expérience de cette synesthésie vécue par Rainer Maria Rilke n'est-il pas le témoignage indéniable de la réussite de cette performance poétique ?

Elishéva Zonabend

Je n'ai pas de toit qui m'abrite, et il pleut dans mes yeux...

par la Cie les Arpenteurs de l'Invisible.

D'après l'œuvre de Rainer Maria Rilke

Conception : Jérémie SONNTAG et Florian GOETZ

Mise en scène : Florian GOETZ

Interprétation : Jérémie SONNTAG

Création et régie vidéo : Elise PASSAVANT

Création et régie son : Maxime VINCENT

Création lumières : Thierry ALEXANDRE